

MUSICAL

teaux — Ch. Bordes — P. de Bréville —
 ne Destranges — Albert Diot — F. Drogoul
 — Henry Gauthier-Villars — Omer Guiraud
 Lionel de la Laurencie — Paul Leriche
 Marnold — Octave Maus — Jean Marcel —
 lle Saint-Saëns. — M. Scharwenka — Jean



L'ÉTRANGER

DE VINCENT D'INDY

Au mois de mai dernier fut publié, très simplement, sans réclame tapageuse, inaperçu de la masse du public et, il faut le croire, des directeurs de nos théâtres parisiens, un nouveau drame musical de M. Vincent d'Indy. Certes, le fait que la Monnaie de Bruxelles sera la première à monter l'œuvre n'est guère fait pour étonner : tous ceux que la musique intéresse connaissent l'initiative, en matière d'art, des directeurs de ce théâtre, et *L'Étranger* ne fera que continuer la liste déjà longue des belles représentations que nous devons à ceux-ci.

D'un autre côté M. Labis, à Rouen, et M. Mondaud, à Lyon, se préparent à monter l'œuvre nouvelle. M. Ropartz va en faire entendre aux Nancéens des fragments, alors qu'aucun de nos chefs d'orchestre parisiens n'a songé à en inscrire au programme de sa saison. Les habitants de la capitale seront, à moins d'imprévu, les derniers à pouvoir entendre l'œuvre nouvelle d'un de nos plus grands maîtres.

Il y aurait certainement une curieuse étude à faire sur l'évolution de M. Vincent d'Indy, et c'est un travail que je compte bien entreprendre quelque jour. Il ne m'est malheureusement pas possible de donner à cette place autre chose qu'un rapide aperçu de ce que fut cette évolution, envisagée au seul point de vue du drame musical.

L'examen des productions de M. Vincent d'Indy nous permet de constater une dualité d'influences indiscutable ; il semble néanmoins que le génie germanique ait tout d'abord exercé sur lui une

irrésistible attraction. Que Bach et Wagner aient profondément agi sur le musicien Vincent d'Indy, voilà qui est certes bien naturel, mais ce qu'il est plus curieux de noter, c'est qu'au point de vue poético-dramatique, non seulement Wagner, mais encore des poètes allemands tels que Schiller et Uhland paraissent avoir les premiers influé sur lui d'une manière typique, tandis que son instinct musical pur, ses impressions spontanées et en particulier son amour de la nature l'orientaient vers une forme d'art plus indépendante et pour ainsi dire régionale.

C'est ainsi qu'à côté de *Wallenstein*, commentaire musical du drame de Schiller, de la *Forêt enchantée*, poème symphonique d'après Uhland, et du *Chant de la cloche*, nous voyons surgir la *Symphonie sur un thème montagnard français*, le *Poème des montagnes*, suite de frais paysages cévenols, et *Sauge fleurie*, légende française. Et, même dans ce *Chant de la cloche*, inspiré en principe de Schiller, le tempérament lucide de l'auteur, son besoin de vie et de mouvement le poussent à extérioriser le récit lyrique, à en tirer une action :

Peu d'œuvres soulevèrent plus de discussions que *Fervaal*. Certains s'acharnèrent surtout à vouloir démontrer que drame et musique en étaient directement inspirés de Wagner. Mais le jour viendra plus tôt qu'on ne le pense, où l'on aura une vue plus juste des choses, et où un tel reproche, que l'on adressa jadis, sans discernement, à bien des musiciens dont on s'étonnerait aujourd'hui de voir le nom accouplé à celui de l'immortel maître, ne paraîtra plus que grotesque. Mais ce qui disparaîtra sûrement, ce sera cette pratique renouvelée de feu Gounod, qui consiste à se faire d'un maître, généralement disparu, un bouclier ou plutôt une catapulte destinée à battre en brèche de trop gênants confrères.

Revenons-en à Vincent d'Indy : il me semble qu'en toute justice on ne peut établir aucun rapprochement sérieux entre la philosophie qui émane de son œuvre et celle de Wagner. Cette dernière se résume toute entière dans le seul mot de renoncement. Dans *Fervaal*, au contraire, de toutes parts la vie déborde et surgit, plus forte qu'aucune métaphysique. Le froid Arfagard, prêtre de l'eau sainte, l'extinctrice du feu maudit, cède pourtant à Guilhen qui l'implore pour la vie de Fervaal, « au nom du soleil, roi du monde ». A la fin du drame, après avoir, en séparant l'un de l'autre Fervaal et Guilhen, ces deux forces fécondes, causé la destruction de son propre peuple, Arfagard est frappé pour

avoir voulu, une dernière fois, entraver le désir de joie et de vie qui triomphe même dans l'universelle ruine. La vérité, c'est la loi d'amour, du « jeune amour vainqueur de la mort » ; les sommets d'Iserlech s'illuminent d'une aurore nouvelle, et le *Pange lingua* salue le héros qui s'abandonne à l'appel impérieux de son être vers la vie.

Pas plus que les idées, les héros de d'Indy ne sauraient se comparer à d'autres : ils vivent d'une vie qui leur est propre, les sentiments qui les animent sont bien leurs sentiments, leurs actions ne sont calquées que sur aucune autre action. Moins directement assujéti à la fatalité que Siegfried, Fervaal est plus conscient que ce dernier, plus agissant aussi ; il n'est pas davantage Tristan, car il ne vit pas pour l'amour seul, et enfin il est l'opposé de Parsifal, qui triompha pour avoir renoncé. Guilhen est plus femme que Brünnhilde, dont la figure tragique et passionnée marche, soutenue par une volonté immuable, vers le lointain but de la Tétralogie avec la puissance d'une force naturelle. Guilhen ne sait pas vouloir : sa première action, si féminine, a pour cause un simple instinct, la pitié pour Fervaal blessé ; sa seconde et dernière, encore un instinct, la vengeance. De même que Brünnhilde outragée livra Siegfried à Hagen, de même Guilhen abandonnée lance sur le pays de Fervaal ses hordes pillardes ; mais ensuite, cédant à sa passion, elle court à l'aimé, le trouve et meurt, bien doucement, entre ses bras. Elle est plus femme aussi qu'Isolde, Guilhen, parce que moins héroïque dans l'inébranlable volonté d'aimer, et parce qu'elle craint de mourir ; elle ne voit point, dans la mort, l'au-delà, mais la seule séparation : « ... Plus jamais je ne verrai ton regard... »

Nous voyons donc combien dans *Fervaal*, la personnalité de d'Indy s'affirme, tant au point de vue du drame purement humain que de la philosophie qui couronne celui-ci ; et comment le dramaturge sut s'assimiler la moelle germanique pour la transformer en sang et en muscles bien profondément latins. Reste à étudier la nouvelle œuvre, avec les données philosophiques qui s'en dégagent.

Fervaal fut un intense bouillonnement de passions, de couleurs, de vie. *L'Étranger* au contraire, est un drame tout psychologique, tout intérieur, austère et simple.

Dans un village de pêcheurs, un homme est venu s'établir ; il est taciturne, mystérieux est son aspect ; mystérieuse aussi une gemme qui luit à son bonnet ; les gens le croient sorcier, parce qu'il sauva un des

leurs, parce qu'il prend en abondance des poissons que volontiers il distribue en aumônes à ceux-là même dont les enfants le huent quand il passe. Seule une jeune fille, Vita, lui parle, et parfois s'attarde auprès de lui, oubliant d'un beau douanier, André, qu'elle doit épouser. Une invincible sympathie attire l'un vers l'autre ces deux êtres qui se connaissent à peine ; lui vieillit par les souffrances plus que par les années, ne veut pas se laisser aller à une passion qu'il dissimule pourtant mal : « La jeunesse est créée pour plaire à la jeunesse », dit-il. Vita, piquée, ne sait guère feindre, elle éclate en sanglots. Alors l'aveu s'échappe des lèvres de l'Étranger ; il partira car il l'aime, oui, il l'aime d'amour. Un ironique couplet s'entend au loin ; voici venir André, fat, la chanson aux lèvres ; derrière lui un contrebandier qu'il enverra en prison, malgré les supplications de l'Étranger et de Vita elle-même, pitoyable aux petits enfants du malheureux. Avec l'argent de sa part de prise, André offrira à Vita un beau collier d'argent fin, à l'occasion des bans « qui se publieront demain, n'est-ce pas ? » — « Peut-être », répond Vita et tandis qu'André s'étonne de sa froideur subite, elle regarde, silencieuse, l'Étranger qui s'en va, et dont la silhouette se détache aux derniers rayons du soleil.

Le lendemain, dimanche, les gens s'étonnent de ne pas avoir entendu publier, à l'église, les bans de la jeune fille et d'André ; la mère de Vita gronde, mais espère que ce caprice ne durera guère ; puis elle rentre, et Vita reste seule au bord de la mer. L'Étranger arrive, il est prêt au départ ; il vient dire adieu à Vita. « Pourquoi me quitter, » lui dit-elle, « avec toi s'en irait la moitié de moi-même » et elle le conjure de rester, de ne pas l'abandonner, car elle l'aime. Et comme il persiste dans sa résolution de partir : « Qui es-tu donc, s'écrie-t-elle, toi qui es bon pour tous, mais pour moi, ton amie, si cruel ? — Enfant, dit-il alors, je ne dois pas dérober ta tendresse... Je suis celui qui rêve, je suis celui qui aime. Rêvant le bonheur de tous les hommes frères, j'ai marché à travers bien des mondes... Partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé le mépris et la haine... Vois cette pierre de miracle : elle brillait jadis à la proue de la nef qui porta le ressuscité, l'ami de Jésus ; par elle une volonté nette et droite peut s'imposer aux vents et à la mer ; par elle j'ai sauvé maint pauvre marin. Mais maintenant que la passion me domine, que ma volonté a failli ; la très sainte relique ne m'est plus rien désormais... Conserve-la, en souvenir de moi. » Et il s'arrache à Vita et disparaît. Alors le

désespoir de la jeune fille éclate ; dans une magnifique imprécation elle se voue à la mer, qui seule la possédera, puisqu'elle ne peut appartenir à celui qu'elle aime ; en témoignage de son vœu, elle jette dans les flots l'émeraude, et reste abîmée en des rêves.

Une tempête depuis longtemps menaçante éclate ; un navire est en perdition. Les pêcheurs, les femmes accourent, mais nul ne peut sauver de la mort les naufragés. Pendant que tous regardent, impuissants, et prient, un homme apparaît et crie : « Armez le canot ! » C'est l'Etranger. Il demande un aide ; personne n'ose se dévouer : Soit, il ira seul... Alors Vita, calme et radieuse, s'élance vers lui ; un muet enlacement, et tous deux partent, promptement masqués par les vagues. La foule halète, bientôt un mouvement de joie se dessine : ils ont atteint le vaisseau, ils le sauveront... Mais une lame gigantesque balaie l'Océan, couvre la jetée, et dans le tragique silence qui suit le fracas de la catastrophe, toutes les têtes se découvrent et une voix clame le *De profundis*...

En étudiant ce drame, ce qui nous frappe tout d'abord, c'est qu'au symbolisme vient s'ajouter ici un naturalisme intense. C'est bien la vie quotidienne que l'on y voit, avec ses petites et ses laideurs ; et néanmoins ce n'est pas une simple anecdote que cette histoire, si peu compliquée qu'on la peut résumer en une seule phrase : l'Etranger veut le bien de tous les hommes ; il veut s'arracher à Vita, parce qu'aimer un seul être lui paraît un manquement à sa volonté de faire le bien à tous ; et ce manquement, il l'expié en disparaissant de la vie, toujours guidé d'ailleurs par l'esprit de devoir et par la volonté du sacrifice.

L'Etranger, c'est l'exaltation de cette volonté du bien qui prédomine dans l'âme du héros. Le nom même de celui-ci, nous l'ignorons : il est, simplement, celui qui veut l'universel bonheur. Plus tard, en étudiant la musique du drame, nous verrons que le talisman mystérieux, l'émeraude, n'est que le symbole d'une parole de charité et d'amour.

Cette parole, l'Etranger l'a recueillie ; guidé par elle, il se consacre tout entier à l'accomplissement de sa mission. Il rencontre Vita, il l'aime, et devient par la même inférieur au devoir qu'il s'est tracé : sa volonté est momentanément vaincue par la passion, « la très sainte relique ne lui est plus rien désormais » et il la donne à Vita. Vita, c'est l'être perfectible, capable de se dégager des petites ambiances, de s'élever vers un idéal ; mais, une fois consciente de cet idéal de bonté et de justice, elle ne peut plus être la compagne

d'André, l'être étroit qui résume en soi toute l'infériorité sociale ; elle préfère, aux côtés de l'Etranger, renoncer à vivre. Et ce n'est point là un vain sacrifice, puisque dans la mort même... elle suit le chemin de bonté que l'apôtre lui a indiqué.

Nous voici en possession d'une interprétation symbolique des personnages, et dès à présent une comparaison s'impose. Brand, le héros ibsenien, est aussi un apôtre d'infatigable volonté. Nous ne nous attarderons point à rapprocher l'acte de Vita, s'élançant dans la barque pour suivre l'étranger, de celui d'Agnès, qui s'arrache à Eynar pour suivre Brand. Nous pourrions, d'autre part, étudier l'évidente différence qu'il y a entre Brand, dont la volonté s'épuise en des efforts qui tendent vers un idéal sombre et extra-humain, — idéal que nie la conclusion du drame : « Dieu est le Dieu de charité », — et l'Etranger, qui précisément est tout de charité, dont le seul but est de soulager la misère humaine. Brand n'est qu'un révolté, l'Etranger est un résigné. Brand périt par un accident, qui est en même temps le châtiment des fautes du père de Brand, mais qui enfin n'est qu'un accident ; l'Etranger est le martyr de son propre héroïsme. La conclusion de *Brand* n'en est pas une, et celle du drame de Vincent d'Indy, que nous chercherons bientôt à dégager, est douloureuse, mais définitive. Bornons-nous donc à constater la communauté de tendances de deux artistes, fondamentalement opposés d'ailleurs, et qui, cherchant uniquement le vrai, avancent dans cette voie au point de se rapprocher dans la découverte d'une vérité assez générale, pour s'exprimer par des situations comparables entre elles et se confirmant l'une l'autre.

Lorsqu'on étudie Ibsen, il est un écrivain que l'on peut toujours consulter avec fruit, c'est M. Ehrhard ; dans son livre je lis, à propos de *Brand*, cette phrase : « Le tort d'Ibsen consiste à isoler la volonté, alors que la perfection humaine est dans le développement simultané de de toutes les facultés... Que la volonté soit énergique, mais accompagnée d'une ardente charité et guidée par la lumière de la raison. » Il me paraît difficile de trouver une définition de la philosophie de l'Etranger plus belle et plus complète que celle-ci, que le seul hasard m'a fournie. Envisagé ainsi, le drame de Vincent d'Indy deviendra évidemment moins pessimiste qu'il ne le semble au premier abord. En effet, voici la conclusion la plus immédiate qui en découle : c'est que la vie est triste pour qui l'examine de près. L'homme de bien passe parmi nous inaperçu ; sur-il

notre frère, il reste l'Etranger : son royaume n'est pas de ce monde. Seule la volonté peut nous diriger, et la volonté n'a point de place ici-bas. Un être d'exception arrivera peut-être à l'acquiescer, mais alors il ne pourra plus vivre parmi les hommes.

Certes, au point de vue strictement moral, un sacrifice ne saurait être stérile, et celui de l'Etranger et de Vita, accompli dans le devoir, est en lui-même sa propre récompense. Mais ce raisonnement reste en dehors de la donnée même de l'Etranger, et ne suffit pas seul à en justifier la philosophie. Pour trouver l'élément qui maintenant nous est nécessaire, c'est la musique qu'il nous faut examiner. Musique et pessimisme sont deux choses contradictoires et un drame musical ne peut être qu'optimiste. C'est donc dans la musique que nous allons trouver la solution du douloureux problème que les événements agitent dans notre esprit.

Toutefois je voudrais indiquer, auparavant, une autre interprétation symbolique de l'Etranger. Au premier acte, l'apôtre, parlant à Vita, lui dit : « Aimer les autres, servir les autres, voilà ma seule joie, voilà mon unique pensée. » Et les violons divisés énoncent, dans la région aiguë, le thème capital de l'œuvre, une grave et se-reine mélodie tirée de l'office du Jeudi Saint où elle accompagne les paroles : « *Ubi Caritas et amor, Deus ibi est.* »

Dans son *Traité de Composition*, M. d'Indy écrit ceci : « L'artiste... n'attend rien du temps présent. Il sait que sa mission est de servir les autres. » Certes, l'identité des deux pensées est évidente. Et ce qui est encore plus caractéristique, c'est la devise que M. d'Indy attribue à l'artiste, qui est :

*Mancant in vobis Fides, Spes, Caritas ;
Tria haec, major autem horum est Caritas.*

Ce texte, tiré, comme celui que j'ai cité d'abord, de l'office du Jeudi Saint, en est la presque absolue répétition. Il me semble que l'on peut dès lors voir dans l'Etranger l'artiste. Vita représente dans ce cas la minorité de ceux qui, attirés vers l'art, souffrent avec l'artiste de la brutalité de la multitude (les pêcheurs, André), et avec lui se réfugient dans l'au-delà.

Une telle interprétation s'éloigne plus que la première des données du drame musical. Mais, comme elle est confirmée par le rapprochement que je viens d'indiquer, il me semble qu'on peut l'adopter, d'autant plus que le symbolisme de l'œuvre d'art, loin d'être limitatif, doit être aussi général que possible et compréhensible pour chacun de nous.

M.-D. CALVOCORESSI.

(A suivre).